



QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA SOIF DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

Emmanuel Desiles

► To cite this version:

Emmanuel Desiles. QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA SOIF DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE. Li Letro de Font-Segugno, 2006, 8, p.27-29. hal-01261039

HAL Id: hal-01261039

<https://hal.science/hal-01261039>

Submitted on 23 Jan 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QUELQUES RÉFLEXIONS À PROPOS DE LA SOIF DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

Parmi les dix mots soumis à examens, rêveries, évocations, réflexions, études, que proposait cette année la Délégation Générale à la langue française et aux langues de France, dans le cadre de la « semaine de la langue française », se trouvait l'un des plus petits vocables : le mot *soif*.

Dieu sait que la soif, dans notre Provence régulièrement asséchée, est une préoccupation de tout âge. C'est, d'une manière générale, une fois la Loire passée, un souci des populations du Midi, de la Méditerranée, de l'Afrique encore si nous poursuivons notre descente vers le sud.

Si nous nous arrêtons à la seule *regioun nostro*, maintenant, et que nous allons chercher dans les textes, très rapidement nous nous apercevons que le thème de la soif constitue l'un des ressorts narratifs principaux de notre littérature – que l'on écrive en provençal comme en français. Imaginons-nous que Mireille eût connu le même sort si, munie de gourdes bien emplies, elle eût pu traverser la Crau et la Camargue sans le moindre incident ? Imaginons-nous que *L'eau des collines* de Pagnol eût vu le jour, si Ugolin, Manon et Jean de Florette eussent chacun joui d'une abondante fontaine au pied de leur maison ? Non, comme pour toute culture, la littérature est un écho – transformé mais bien présent – de la *vido vidanto* d'une population, d'une façon de vivre avec ses joies et ses peines.

Mais, chez nous, je dirai – en bon chauvin que j'assume d'être – qu'il y a, autour de la soif, quelque chose de plus... Je ne prendrai que trois exemples : la soif de la petite *caraco* que rencontre Gounflo-Anguielo, le héros de la nouvelle de Joseph D'Arbaud, la soif de la Reine Jeanne, dans le célèbre *Font-Frediero* de Paul Arène, et – bien entendu – la soif de Mireille.

Dans le premier cas, le gardian de Camargue découvre, un jour, une jeune gitane, enfuie de chez elle et presque morte de soif.. La méfiance réciproque qui anime les deux êtres - issus de milieux sociaux très différents - est très vite dépassée par l'urgence de la situation :

Entre-aubourado sus si geinoun, faguè vèire la roubino e, anequelido, ié demandè:

— Dins aquéu grand valat, digas, i'a d'aigo pèr béure?

Éu coumprenguè que n'en poudié plus.

Chez Paul Arène, la Reine Jeanne elle-même, chassant dans les bois de Sisteron, se voit contrainte de boire à la source la plus proche – cette Font-

Frediero (véritable source du pays de Sisteron) qui nous narre elle-même l'événement :

*La Rèino Jano, un jour d'estiéu
Que cassavo d'aquésti caire,
Aguè set en passant vers iéu,*

*Entre si det coulour de l'aubo
Prenguè mon aigo, e me beguè;
Un page ié tenié sa raubo...
E moun aigo trefouliguè.*

*O Janeto, qu'ères poulido!
Après tu, rèino dóu trelus,
Dins moun eigueto entreboulido
Degun se miraiara plus!*

Que dire alors de la toute jeune Mireille qui, selon un acte manqué bien repéré par la critique, est partie traverser la Crau sans eau et sans chapeau ? Les conséquences de la soif sont rapidement là :

*Souto li fiò que Jun escampo,
Mirèio lampo, e lampo , e lampo !
E li rassado griso , au revès de si trau ,
S'entredisien : Fau èstre folo
Pèr barrula li clapeirolo ,
Em'un soulèu que sus li colo
Fai dansa li mourven, e li code à la Crau !*

*E li prègo-Diéu, à l'oumbrino
Dis argelas : 0 pelerino ,
Entorno, entorno-te ! — ié venien. — Lou bon Diéu
A mes i font d'aigo clareto ,
Au front dis aubre a mes d'oumbreto
Pèr apara ti couloureto ,
E tu, rimes ta caro à l'uscle de l'estiéu !*

*En van peréu l'avertiguèron
Li parpaioun que la veguèron.
Lis alo de l'Amour e lou vènt de la Fe
L'emporton, coume l'auro emporto
Li blanc gabian que soun pèr orto
Dins li sansouiro d'Aigo-morto.
Tristas, abandonna di pastre e de l'avé,*

*De liuen en liuen, pèr la campagno ,
Parèis un jas cubert de sagno....
Quand pamens se veguè, badanto de la set,
Au bruladou touto souleto,
Ni regouloun ni regouleto ,
Trefouliguè 'no brigouleto....*
(...)

De toute évidence, derrière le topos de la soif, se cache – ou se trouve lié à lui – le topos de la belle jeune fille. C'est une constante de ces trois textes – et la Reine Jeanne est aussi à mettre à liste, au moins depuis le XIX^{ème} siècle de Paul Arène, puisque, nous le savons, après avoir bénéficié d'une réputation pour le moins sulfureuse – celle d'une femme assassine, fatale à tous ses maris – la reine de Naples va jouir d'un renom – postérieur – de beauté, de jeunesse et d'affabilité.

En bref, la jeune femme a soif...

Je n'ignore pas ce qu'une telle assertion peut signifier, et ce qu'elle peut véhiculer de sens, en particulier en ce qui concerne l'inconscient de nos auteurs – à moins qu'il ne s'agisse d'un inconscient collectif. Renvoyer à la réponse à un besoin naturel, et en se focalisant sur ce besoin qu'éprouve la jeune fille nubile ou à la fleur de son âge et de ses amours, peut tout aussi bien évoquer Epicure qu'un fantasme collectif. Que la femme ait soif d'eau ou d'amour - ce qui revient au même - le Grand Siècle français le savait ; Charles Sorel, l'inventeur du roman de mœurs, avait même « équivoquer » - c'est le terme de l'époque – à l'aide de la bouche de l'une de ses héroïnes. Écoutons ce qu'Agathe dit de sa bouche – précisément organe de satisfaction de la soif :

Alors je sceus ce que c'est que de coucher avec les hommes, et ne me faschois que de ce que je n'avois pas plus tost commencé à en gouter ; je m'y estois tellement accoustumé, que je ne m'en pouvois non plus passer que de manger et de boire. De sorte qu'il falloit que je prisse tous les jours mes ordinaires repas, aussi bien par la bouche secrette, que par celle qui se monstre à tout le monde. Le malheur pour moy fut que mon la Fontaine devint malade, et que son robinet ne versoit plus d'eau qui me fust plaisante (...)(M. de La Fontaine est l'amant d'Agathe dans le roman. NdR.)¹

La tendance au libertinage – libertinage érudit de cette première moitié du XVII^{ème} siècle – de Charles Sorel renvoie bien entendu aux préceptes d'Epicure, à son idée du bonheur et à sa hiérarchie des plaisirs. Toutefois, il est intéressant de noter que la soif devient rapidement une métaphore du désir sexuel, voire du *phallus* féminin en termes lacaniens.

¹ : Charles Sorel, *Histoire comique de Francion*, édition de 1623, livre II.

D'ailleurs, pour chacun de ces épisodes, relevons-le, il suffit que la femme ait signifié son désir de soif – ambiguë donc – pour qu'un jeune homme apparaisse immédiatement. Observons :

* Dans le cas de la gitane de D'Arbaud, le gardian apparaît au moment même où elle a le plus soif. Par la suite de la nouvelle, nous le savons, Gounflo-Anguielo tombera amoureux de la jeune fille – et ne se remettra pas, d'ailleurs, de sa fuite.

* Dans le cas de Mireille, l'eau n'apparaît pas seule : à côté du puits se trouve (comme « livré » avec le miracle) Andreloun. On pourra peut-être dire que le personnage est bien jeune, trop jeune, certes ; toutefois la situation est suffisamment ambiguë pour que le père d'Andreloun lui-même, voyant revenir de loin son fils accompagné de la belle héroïne, soit fier de la « conquête » du garçon :

- Tè ! cridè lou pescaire, espincho que fai gau,
Femo !... Bèn lèu, pèr mau que vague,
Noste Andreloun, crese que fague
Un pescadou di fièr que i'ague !
Ve-lou que nous adus la rèino di pougau !

Consultons le *Tresor dóu Felibrige* : à l'entrée *pougau*, après la signification première d'*anguille*, nous lisons « jeune fille bien prise, tendron ». Est-ce assez dire ? L'Andreloun de Mistral semble quand même bien plus sexué que le Chérubin de Beaumarchais...

* Dans le cas de la Reine Jeanne, l'auteur, de façon diffuse au fil du poème, et de façon évidente en dernière strophe, nous invite à voir dans la fontaine - à laquelle s'abouche la belle monarque - une métaphore du cœur masculin, et du cœur du poète en particulier. Point d'amour saphique ici, c'est bien sur une source masculine que la Reine penche et son visage et son âme...

A première vue, et seulement à première vue, on pourrait dire que le thème de la soif – féminine – à travers ces trois exemples, construisent une allégorie, freudienne, du désir de la femme et de sa réception chez l'homme – immédiatement présent. On glisserait facilement vers la théorisation en affirmant que derrière ces scènes de soif se cache, de façon consciente ou inconsciente - peu importe -, le thème du couple homme-femme, de sa relation sentimentale, sexuelle... du couple tout court.

Justement, observons – une fois de plus – ces couples tout récemment formés – grâce à la soif de la jeune femme. Gounflo-Anguielo ne tardera pas à voir sa belle le quitter (topos obsédant, chez D'Arbaud, de la femme qui vous lâche, et que les biographes rattachent au refus que fit Mathilde de Magallon à la demande en mariage du poète). Andreloun laissera sa toute récente conquête s'en aller au delà de la rive du fleuve. Font-Frediero ne verra plus la belle Jeanne et son cœur en frémit sans cesse. Notons, au passage, que l'expérience de la

soif et de la rencontre de la femme est une expérience unique et qui ne se représente plus. Aucun des héros sus-cités ne reverra la jeune fille rencontrée un jour de soif...

Osons dire, alors, qu'il n'y a pas « consommation » - comprenons consommation sexuelle. Pour le rappeler, un obstacle avait été agencé pour éviter cette consommation – qui aurait pu se transformer en mariage dans certaines pastourelles ou certains contes de fées : obstacle social chez D'Arbaud – une *caraco* et un *gardian* -, obstacle de l'âge chez Mistral – une jeune fille nubile et un gamin pré-pubère -, obstacle ontologique même chez les personnages d'Arène – une source et une femme (et la source ne se transformera pas en beau prince charmant et viril – avec lequel on se marie *in fine*). C'est assez dire qu'il y a une impossibilité « de base » dans toutes ces situations.

Alors, pourquoi les avoir réunis, après avoir joué sur l'ambiguïté de leurs relations ? Je prends la hardiesse de formuler une hypothèse : je dirais qu'après avoir permis, dans un premier temps, l'accouplement – au sens strict : le réunion d'un couple –, la soif de la femme et sa satisfaction par l'homme (la gourde de Gounflo-Anguielo, le puits d'Andreloun, la source de Font-Frediero) sont un succédané, un ersatz, de l'accouplement réel – ou, si l'on veut, une jolie et gracieuse métaphore littéraire. N'allons pas jusqu'à parler de *perversion* freudienne (celle décrite dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*), nous irions trop loin – mais nous ne serions certainement pas loin...

D'ailleurs que reste-t-il à nos héros, si ce n'est le plaisir d'avoir étanché la soif de leur belle ? Relisons D'Arbaud :

Espinchè mai si parpello, si bouco mouvènto, tout lou carage que, pèr dessus lou mascarun de la raço, l'uscle dóu soulèu l'assournissié. Se courbè, pourgiguè soun flasque e, dóu tèms que, la tèsto à-rèire, glouto, s'abéuravo, Gounflo-Anguielo regardavo la vido regoula 'mé lou vin, dins lou sang de la Caraqueto.

Le passage nous semble-t-il assez sensuel ? Le cœur même de la source de Sisteron frissonne encore de sensualité au souvenir des lèvres de Jeanne...

Alors, fort de nos remarques, concédons qu'en Provence les hommes satisfont les femmes en étanchant leur soif – à moins qu'il ne s'agisse que d'un tour langagier aimable et pudique, et que derrière l'expression « faire boire une femme assoiffée » ne se cache une litote subtile de nos Provençaux.

Après « faire catleya » chez Proust, et « connaître la petite mort » chez Sade, on... « étanche la soif de la femme » en provençal.

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille-Université